

LA PENSION DES OISEAUX

DESSINS
DE JORDIS

TEXTE DE
TONY D'ULMÈS



Jordis

La Pension des Oiseaux



Dans une forêt, une très grande forêt — je ne puis pas vous dire au juste où elle est située, mais en cherchant bien, vous la trouverez —, au plus haut des plus hautes branches, il y a une école pour les oiseaux. C'est une maison peinte en rose, avec des volets verts. L'extérieur en est gai. On y enseigne tout ce que doivent savoir des oiseaux bien élevés : l'écriture, la grammaire, le calcul, l'histoire, la géographie, le dessin et la musique. J'ai même entendu dire qu'on y pratiquait les méthodes les plus modernes.



Naturellement, on voit dans cette école d'oiseaux — comme dans les écoles d'enfants — de bons et de mauvais élèves, ceux-là toujours premiers, ceux-ci toujours les derniers. D'aucuns aiment travailler, d'autres se plaisent à ne rien faire. Entre nous, je crois que c'est plus amusant de travailler. Qui travaille, jamais ne s'ennuie :

qui ne fait rien, se sent toujours mécontent et toujours las : ne rien faire fatigue extrêmement, je vous assure.

Donc, chaque jour, les oiseaux s'en vont à l'école.

Aussi, dès le tout petit matin, règne-t-il une grande animation. Les fenêtres s'ouvrent — autrefois, les oiseaux avaient des nids, mais, dans la forêt dont je vous parle, ils ont bâti des maisons, de jolies petites maisons, très confortables, comme la vôtre et la mienne —, les mamans vont secouer dans leurs lits, les petites paresseuses qui ne voudraient pas se lever.

« Allons ! vite !. dépêchons !.. Il ne faut pas être en retard pour la classe. L'heure s'avance, le déjeuner est prêt ! »

Elles ouvrent enfin les yeux, font leur toilette. Ploc ! elles se plongent





dans un grand baquet. L'eau froide est bien froide d'abord ; mais une bonne friction réchauffe ! Le chocolat ou le café au lait fume dans les tasses. Ces oiseaux s'attablent, dévorent, mangent comme des loups. Puis, le cartable sur l'épaule — de grandes galoches chaussant les tout petits pieds —, les voilà en route pour l'école ; en route dans l'air pur du matin, en route par les chemins feuillus qui sentent bon. Elles sont là, toute une bande :

Les Pinsons, les plus joyeux camarades du monde, les Merles, qui sifflent gaiement pour rythmer le vol, les Alouettes, les Fauvettes, et Marie Corbeau, et Charlotte Linotte, et bien d'autres.

Voici l'école. La salle est spacieuse, claire. Une ardoise, des cartes de géographie, des tableaux historiques, sont suspendus aux murs. Il y a une mappemonde, des balances, rien n'y manque. Certainement nos oiseaux vont devenir des oiseaux savants.

Les élèves s'installent — les grandes galoches sont retirées —, chacun, près de soi, dépose son panier de provisions, et M^{lle} Fanny, la sous-maitresse,



procède à l'appel. Tout le monde est à son rang, sauf Titi Canari, une petite serine sottie et vaine, qui se sera encore attardée à son miroir, et les Hiboux. Ce sont de drôles et d'inquiétants compagnons. pas du tout sociables avec leurs grosses têtes et leurs gros yeux ; ils habitent des demeures sombres et délabrées, où le soleil ne pénètre jamais, et ils ne sortent que la nuit.

La classe commence. Elle explique très bien, M^{lle} Fanny. Mais elle est toute jeune et si riieuse, qu'elle n'a pas d'autorité. Et il y a parmi les élèves de ces petites cervelles qui sont toujours distraites par cent futilités : une mouche qui vole, une oiselle enrhumée qui éternue, un livre qui, d'une patte maladroite, tombe avec fracas. Voyez comme elles se tiennent mal, ces étourdies ! Celle-ci renverse un encrier... Aïe !.. le cahier taché, partout des flots d'encre. Celle-là s'est cachée





sous le banc pour n'être pas interrogée ; cette autre picore à grands coups de bec dans son panier de provisions, sans attendre que ce soit l'heure du repas ; ces deux-là se sont perchées sur la fenêtre, et cette effrontée s'amuse à tracer à la craie, sur le tableau noir, la caricature ressemblante de la maîtresse, pourtant si gentille !

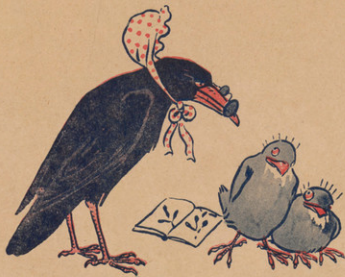
« Mes enfants ! mes enfants ! soyez sages ! » répète M^{lle} Fanny, mais personne ne l'écoute, chaque élève n'en fait qu'à sa tête. Fi, les vilaines !

La pauvre M^{lle} Fanny, excédée, a menacé de se plaindre à la Directrice. Ah ! certes, ces demoiselles ne l'aiment pas, la Directrice, non ! Elles ont raison, d'ailleurs, car personne n'est moins sympathique que cette vieille dame revêche, toujours coiffée d'un bonnet de nuit, son grand bec menaçant orné de lunettes.

Heureusement, elle ne se montre guère. Elle vit confinée dans son cabinet, enfoncée dans un large et antique fauteuil, la porte soigneusement fermée.







car elle craint le moindre vent. Elle compulse des registres, fait des comptes, décachète les lettres des parents.

Ils réclament sans cesse, les parents, mais Madame la Directrice froisse dédaigneusement les lettres et les jette au panier. Alors, les parents ne recevant pas de réponse, viennent eux-mêmes. Elle les accueille bien, je vous en réponds, la vieille pie-grièche ! Une ou deux phrases sèches et, d'un geste cassant, elle leur montre la porte.

La classe la plus amusante de toutes, c'est la classe de musique. M. Rémi Sol, le professeur, arrive, majestueux, les cheveux au vent, le violon sous le bras. Il commence :

« Mesdemoiselles, il faut aimer la bonne musique. Il faut aimer Haydn, Mozart, Beethoven, toutes les gloires qui ont composé d'immortels chefs-d'œuvre. Méfiez-vous de la musique facile, de la musique vulgaire, de la musique que j'appellerais volontiers, de la musiquette.



On chante. L'élève Titi Canari se distingue par une voix délicieuse. L'élève Corbeau a une grosse voix enrouée : « Croa ! croa ! »

« Vous avez mal à la gorge, M^{me} Corbeau ?

— Mais non, m'sieu ! »



Il croit toujours qu'elle a mal à la gorge !

Mais que se passe-t-il donc ? Depuis quelques jours les écolières chuchotent dans les coins, elles tiennent des conciliabules mystérieux, elles complotent, et quel complot !

M^{me} la Directrice n'ose-t-elle pas raccourcir le temps des récréations, pour augmenter celui des études ? De quoi se mêle-t-elle, cette vieille dame autoritaire et grincheuse ?

Aussi quand elle est entrée dans la classe pour annoncer le changement de programme, ces petites révolutionnaires l'ont-elles reçue de la belle manière. A peine a-t-elle ouvert le bec qu'on lui crie : « Démission, démission ! » Et les galoches de pleuvoir, accompagnant les cartables, les encriers, tous les projectiles à portée de la patte. On n'y va pas de patte morte, c'est le cas de le dire, je vous en réponds ! C'est terrible ! Bref,





M^{me} la Directrice a fermé l'école et déclaré qu'elle ne la rouvrirait qu'après avoir vu les coupables venir repentantes, lui gazouiller de très humbles excuses. Et encore !

Les révoltées, guidées par Marie Corbeau, restent très montées.

Mais la douce M^{lle} Fanny, leur a dit qu'elles s'étaient mal conduites, que M^{me} la Directrice était dans son droit, et patati, et patata. Elles finissent enfin par se laisser convaincre.

Marie Corbeau et deux de ses compagnes se sont rendues dans le cabinet de la Directrice. « Au nom de toute la classe, disent-elles, avec un très humble hochement de tête, nous venons vous faire nos excuses et vous exprimer notre repentir. »

M^{me} la Directrice a pardonné et le lendemain, à la réouverture de l'école,





les élèves ont été sages, sages comme des images. La paix règne à nouveau. Espérons que cela va continuer.

Quand vous irez dans la jolie forêt, demandez où est cette fameuse école. Tout le monde vous l'indiquera. Et vous verrez comme on y travaille, comme on y joue, comme on y chante !

) oua.

FIN

